

MICHEL LEIRIS

**JOURNAL
DE CHINE**

ÉDITION ÉTABLIE,
PRÉSENTÉE ET ANNOTÉE
PAR JEAN JAMIN

nrf

GALLIMARD



PRÉSENTATION

Le 31 octobre 1955, dans l'avion qui le ramène de Chine en Europe, Michel Leiris note à la fin de son second carnet de route : « Il faudra maintenant s'employer à ce que tout cela n'ait pas été purement et simplement rêvé. »

S'employer : le mot est fort, presque conjuratoire – invocation d'une besogne à faire séance tenante, désir de se trouver un « emploi du temps », selon la formule chère à Georges Bataille et dont Leiris m'a souvent parlé : « la vie n'est au fond qu'une question d'emploi du temps », rappel d'une consigne à suivre telle qu'on peut la griffonner sur un agenda, dans la rubrique prévue à cet effet, avec le sentiment que l'écrire c'est déjà l'observer un peu.

*À peine sorti de Chine, Leiris cherche donc à se donner une tâche sous une forme quelque peu paradoxale si ce n'est parodique : faire en sorte que ce voyage ait vraiment eu lieu, que ce qu'on a vu ait été réellement vu, de-ses-yeux-vu ; rester éveillé, mobilisé, de peur que ce qui fut vigilance et découverte ne se transforme, grignoté par le temps, la distance et les approximations de la mémoire, en fantasme, illusion ou rêve – domaine d'une vie qui, alors, n'aurait été que « feinte » (pour reprendre la distinction que Leiris fait au début de *Fourbis*¹ entre le rêve, « lieu de la vie feinte », et le théâtre, « lieu de la mort feinte »).*

1. Cf. *Fourbis* (Paris, Gallimard, 1955, pp. 7 sq. et pp. 44-45), ainsi que les analyses de Catherine Maubon dans son ouvrage récent, *Michel Leiris, en marge de l'autobiographie* (Paris, José Corti, 1994, pp. 31 sq.).

À peine sorti de Chine, Leiris tente ainsi d'échapper à lui-même, ce lui-même auquel le rêve l'aurait trop directement et trop manifestement ramené (le rêve n'est-il pas ce qu'on a le plus en propre ?).

Il reste que la forme impersonnelle mais résolutive de l'expression (Il faudra maintenant...) traduit bien, en cherchant à l'exorciser, cette crainte que tout cela n'ait été, au fond, que « purement et simplement rêvé ». Comme si le voyage qu'il venait de faire et qui, de tous ceux qu'il a entrepris, lui a donné, de son propre aveu, « le plus de contentement ¹ », risquait de se confondre avec l'irréalité d'un rêve ; comme si la Chine qu'il est en train de quitter pouvait devenir aussi « fantôme » pour lui que cette Afrique qu'il avait traversée d'est en ouest vingt ans plus tôt. Leiris aurait-il tellement redouté de n'avoir pas été à hauteur de vue qu'il lui eût fallu, pour accommoder celle-ci, se faire la leçon et s'astreindre à désormais se pincer le dessus de la main, celle qui tient la plume ?

Ce voyage-ci comme les observations et les carnets qu'il en rapporte auraient dû pourtant le rasséréner, du moins le mettre à l'abri de tout risque de confusion entre le réel et l'imaginaire, entre la veille et le songe. Car, pendant les quelque cinq semaines de son séjour en Chine, s'il a rêvé (nulle raison d'en douter, lui-même reconnaissait que ses rêves étaient tous devenus chinois ²), Leiris n'a pas pris la peine d'en faire état contrairement à ce qui était devenu une de ses habitudes, peut-être technique sinon manie d'écriture, telle, par exemple, qu'on peut l'observer dans L'Afrique fantôme ou dans son Journal disons métropolitain. Le seul rêve dont il parle s'est produit quelques heures après avoir écrit cette résolution, lequel rêve se présente d'ailleurs comme une réprimande (Leiris emploie le terme « chapitrer ») et, expressément, comme une invite à rester éveillé. Deux jeunes femmes vendant un journal protestant lui demandent : « Que lisez-vous ? Militiez-vous ? » Un autre rêve lui sera remis en mémoire six ans plus tard par un tiers, l'un de

1. Fibrilles (Paris, Gallimard, 1966, p. 7).

2. Cf. *infra*, et, dans le *Journal de Chine*, à la date du 31 octobre.

ses compagnons de voyage en Chine, Chris Marker, qu'il rencontre de nouveau le 20 mai 1961¹ à la sortie d'une projection de L'Année dernière à Marienbad. C'est tout et, s'agissant de Leiris, c'est peu.

La raison qu'il donne de cette déflation onirique survenue en Chine n'est guère satisfaisante. Reprenant, quelque peu transformé, le seul récit de rêve noté au cours de ce séjour (celui donc de la nuit du 1^{er} novembre 1955) dans *Nuits sans nuit* et quelques jours sans jour², Leiris ajoute comme pour se justifier : « [...] pendant mes quelques semaines en Chine, s'il m'advenait de rêver (chose rare, un programme toujours chargé ne me laissant que peu d'heures pour un sommeil ainsi rendu plus dense), mon rêve était chinois. » Il n'est pas sûr que le programme de la Mission Dakar-Djibouti conduite tambour battant par son chef Marcel Griaule ait été moins prenant ni que le sommeil de Leiris ait été alors moins profond ! Pourtant, il a noté une trentaine de rêves dans *L'Afrique fantôme* ! De plus, Leiris a suffisamment d'expérience en cette matière pour ne pas croire sérieusement à ce qu'il avance ici : mettre la rareté de ses rêves sur le compte limité d'heures de sommeil, ce dernier dût-il être, pour les motifs qu'il invoque, le plus réparateur..., a toutes les apparences d'une excuse, non d'une explication.

Probablement n'accorde-t-il plus aux rêves la même fonction ; probablement est-il moins attentif à leur survenue... et, ce faisant, moins soucieux de les enregistrer. De fait, entre le voyage en Afrique et le séjour en Chine, le statut littéraire que Leiris accorde au rêve a considérablement changé : celui-ci a perdu en densité ou, mettons, en masse critique poétique, ce qu'il a gagné en texture ou en focale dès lors qu'il est devenu depuis *L'Âge d'homme* un point d'ancrage de l'écriture autobiographique permettant le tressage, l'enchaînement et le bouclage des associations

1. *Journal* 1922-1989 (Paris, Gallimard, 1992, p. 563) : « [...] c'est pourquoi, écrit-il, il ne figure pas dans *Nuits sans nuit* ». Ce récit de rêve sera en revanche utilisé dans *Fibrilles* (Paris, Gallimard, 1966, p. 212).

2. Cf. Michel Leiris, *Nuits sans nuit et quelques jours sans jour* (Paris, Gallimard, 1961, pp. 181-183).

de mots et d'idées, offrant de nouveaux éclairages sur les niveaux de conscience du sujet écrivant¹.

Aussi, comment comprendre cette résolution du 31 octobre qu'une vie onirique décidément bien plate – du moins quant à sa restitution écrite – ne saurait motiver a priori ? En tout état de cause, les rêves, absents des carnets de route – et se dérochant sans doute au souvenir du voyageur s'éveillant –, ne risquaient pas de dissiper un état de veille et de vigilance par ailleurs fort présent et qu'attestent la précision, le réalisme, voire la sécheresse et le côté procès-verbal des observations que chaque soir, au risque de déranger le premier sommeil de celui avec qui, la plupart du temps, il partagera une chambre d'hôtel (le peintre Jean Lurçat), Leiris mettait au net dans ses carnets – méthodiquement, méticuleusement, obstinément.

Le voyage en Chine diffère bel et bien du voyage en Afrique, voire s'oppose à lui. Les objectifs qui, pour l'un, se voulaient scientifiques et professionnels (connaître, ethnographier²), pour l'autre, moraux et politiques (reconnaître, témoigner), sont certes divergents ; les conditions et modalités de ces deux voyages (visites littéralement guidées dans l'un, enquêtes ciblées dans l'autre) sont bien sûr distinctes. Mais à cela s'ajoutent des facteurs à la fois personnels et, pourrait-on dire, structurels si l'on entend par là considérer le type de rapport entre soi et l'autre, entre le regard et son objet que l'expérience chinoise amena à redéfinir et qui ne pouvait plus se réduire – comme d'une certaine manière ce fut le cas en Afrique – à sa seule ombre portée. Nul mythe, qu'il soit littéraire, philosophique, familial ou personnel, n'avait préparé Leiris à la découverte de la Chine. Il s'en explique dans *Fibrilles* (p. 272) : « Sur l'Afrique Noire j'avais bâti un mythe avant

1. Sur le rêve et l'autobiographie, voir le chapitre de Philippe Lejeune dans son ouvrage *Lire Leiris, Autobiographie et langage* (Paris, Klincksieck, 1975, pp. 98-103).

2. Encore qu'il ne faille pas s'exagérer ces objectifs : en 1931, Leiris, recruté comme « secrétaire-archiviste » de la Mission Dakar-Djibouti, n'a de l'ethnographie qu'une idée vague, à coup sûr plus romantique que scientifique. Ce n'est qu'à son retour qu'il parachèvera sa formation d'ethnologue.

même d'y aller et j'étais demeuré attaché à cette construction sentimentale [...] durant tout mon séjour [en Chine], j'avais su tenir en laisse mon imagination alors même que je m'enthousiasmais et j'avais regardé non pour retrouver ce que j'avais mis d'avance dans l'objet considéré mais simplement pour essayer de juger. » Dans une lettre à sa femme, écrite de Pékin le 23 septembre 1955, au début de son séjour, c'est-à-dire avant toute connaissance réelle de la société chinoise, Leiris n'hésite pas à affirmer ceci, sans argument autre que l'emploi du futur antérieur : « J'aurai fait, je crois, l'expérience inverse de L'Afrique fantôme et je reviendrai avec l'idée réconfortante qu'il existe un Orient bien vivant qu'il faut à tout prix aider et — dès que nous pourrons — aller visiter. » De quelle nature était donc cette expérience selon lui inverse ?

En tant qu'ethnographe de métier — même si ce n'est pas explicitement comme ethnographe qu'il aborde la Chine —, Leiris ne pouvait manquer de s'interroger sur le changement de regard et, par conséquent, sur la modification de point de vue qu'imposait cette altérité en marche que la Chine alors dite nouvelle représentait. Non point image d'un paradis perdu ni figure fût-elle « haute » de la tradition ni encore « société froide », mais pays de plain-pied avec la modernité s'évertuant à bâtir un monde meilleur, proposant même un idéal de vie en société que Leiris — on s'en apercevra tout au long de ses carnets — n'est pas encore en mesure de mettre en doute. Bien au contraire, lui-même n'est pas loin de s'y sentir comme un barbare en Asie. Dans cette même lettre du 23 septembre, il précise : « Je suis là depuis avant-hier et j'ai l'impression (comme mes autres compagnons) d'être traité par nos interprètes comme des parents qui étaient au loin et qu'on est ravi de revoir. Cette gentillesse est littéralement indicible et celle d'aucun peuple européen ne peut en donner la mesure. »

Quelques années plus tôt, réfléchissant sur les rapports généralement passés sous silence entre le colonialisme et l'ethnologie, Leiris avait cherché à fixer à celle-ci des cadres et des objectifs autres que ceux qui consistent à n'étudier que les rites, mythes,

coutumes et croyances — ce à quoi, selon lui, elle s'était jusqu'alors trop souvent cantonnée, privilégiant le « champ du folklore » au détriment de celui de la modernité. À cette fin, Leiris plaide pour ce qu'il appelle, faute d'un meilleur terme, plus de réalisme en ethnologie, suggérant même un déplacement de l'idée d'authenticité jusqu'alors réservée aux peuples « relativement intacts », c'est-à-dire « non contaminés » par les influences européennes, et l'appliquant à ceux qui sont qualifiés d'« acculturés » ou, mot de l'époque aussi ambigu, d'« évolués ». Tout en étant moins « purs » culturellement, ils ne sont pas moins « authentiques » dans leur prise de conscience de l'oppression coloniale et dans leur volonté de s'en libérer. Il importait donc de se tourner non seulement vers l'étude de phénomènes actuels (que ce soit l'apparition de minorités agissantes ou la manifestation de « métissages » culturels), de faits plus « terre à terre » tels que l'alimentation, les conduites quotidiennes, les niveaux de vie et de culture, etc., ou de réalités appréhendées « dans leur entier » comme la ville ou la société coloniale, mais aussi vers l'examen des problèmes brûlants de notre époque tels que les luttes de libération¹. En face de certains faits ou événements, note-t-il dans ses Titres et Travaux, il est difficile à l'ethnographe de ne pas prendre parti. Et c'est ainsi que s'est imposée à lui une conviction qu'il avait toujours éprouvée : l'ethnographe est conduit par les modalités mêmes de sa recherche au paradoxe de se faire « homme engagé » tout en tendant à une parfaite objectivité².

Cette ethnologie engagée que Leiris souhaite promouvoir devrait viser « au premier chef, à servir les intérêts (tels qu'eux-mêmes peuvent les entendre) et les aspirations des peuples coloni-

1. Cf. son article « L'ethnographe devant le colonialisme », publié dans *Les Temps modernes* en 1950, repris dans *Brisées* (Paris, Mercure de France, 1966, puis Gallimard, 1992, coll. « Folio Essais », pp. 141-164). Leiris vise probablement les travaux de Marcel Griaule et de son école qui, de l'analyse de la mythologie, ont tenté de déduire l'organisation sociale des Dogon.

2. *Titres et Travaux de Michel Leiris*, 1967, brochure multigraphiée destinée au Centre national de la recherche scientifique, publiée à titre posthume dans *Gradiva*, n° 9 (1991, pp. 5-13).

sés¹ ». La rencontre avec Aimé Césaire et les enquêtes que Leiris effectuera en 1952 aux Antilles (où il s'intéresse notamment aux contacts et antagonismes culturels dans ce qu'il considère comme un carrefour de civilisations) lui permettront de mettre en œuvre ce qui se donne à la fois comme un principe de méthode et comme une exigence morale vis-à-vis de l'objet de l'ethnographie dès lors haussé au niveau de sujet historique, appelant donc à recentrer le regard et à réaffirmer la dimension humaniste de l'ethnologie que celle-ci, par vocation, n'aurait jamais dû écarter de son approche du fait social et culturel.

C'est fort de cette expérience et de cette conception de la démarche ethnographique que, en septembre 1955, Leiris entrera en Chine, à cette différence près cependant – laquelle est, osons dire, de taille – que l'objet ici semble excéder de toutes parts celui que l'ethnologue a pour habitude, même rectifiée par le point de vue réaliste de Leiris, de se donner : en plus de sa dimension et de son historicité, la société chinoise se veut une société sinon libre du moins libérée, comme elle se veut une société moderne, progressiste, en passe de devenir – à la lumière de son idéologie marxiste-léniniste et compte tenu de son récent engagement dans les guerres de Corée et d'Indochine – le fer de lance de tous les mouvements de libération de la terre. Le contraire, en somme, des sociétés traditionnellement « ethnologisées », inscrites soit dans un rapport de domination, soit dans un rapport d'expulsion, soit encore dans un rapport de distanciation². Ce débordement, voire cet embrasement de l'objet en partie dû à la situation politique et à la position idéologique de la Chine, conduisait de fait à réviser son approche dans la mesure où l'observation de tout ou partie de la société

1. C'est ce même point de vue que Leiris défendra en 1961 devant la commission disciplinaire du Centre national de la recherche scientifique qui l'avait appelé à comparaître pour avoir signé le manifeste dit des 121 contre la guerre en Algérie : « [...] la vocation de l'ethnologue est de s'intéresser à des peuples trop souvent méprisés. Il se trouve donc, en quelque sorte, leur avocat désigné, celui qui plus que quiconque doit s'attacher à faire admettre leurs droits, sans excepter le droit de lutter à leur tour pour se constituer en nation » (cité dans Michel Leiris, *Journal* 1922-1989, Paris, Gallimard, p. 912).

2. À noter qu'en 1955 la République populaire de Chine n'est toujours pas reconnue par les Nations unies.

chinoise ne pouvait se faire sans que le gouvernement de celle-ci n'en délivrât l'autorisation ni sans qu'il n'en contrôlât l'exercice (la présence insistante de guides et d'interprètes viendra constamment le rappeler). La relation d'observation, et, a fortiori, la relation ethnographique, avait tendance à s'inverser : l'observateur était lui-même si ce n'est observé du moins ouvertement surveillé. En outre, à un niveau plus général, plus théorique — ceci en comparaison avec la démarche classique en ethnologie —, la Chine pouvait apparaître placée sous le signe de l'excès, en l'occurrence, excès d'histoire, excès de populations, excès d'État, excès d'écriture, dont les idéogrammes donnent quelque idée, excès de paysages auxquels Leiris sera particulièrement sensible, etc. À l'opposé des cultures dont s'occupe l'ethnologie exotique et qui sont, quant à elles, traditionnellement placées sous le signe du manque : sans État, sans histoire, sans écriture, sans machinisme...

À tous égards donc, la Chine représentait un défi méthodologique d'importance dont Leiris prit très tôt conscience mais qu'il ne put ou ne sut relever. Sa difficulté, voire son impuissance à restituer son expérience chinoise — sur laquelle, que ce soit dans son *Journal* ou dans *Fibrilles*, il reviendra longuement — témoignent de ce qui, à ses yeux, fut un échec à la fois littéraire et scientifique : « Le fait est, écrit-il dans son *Journal* [Paris, Gallimard, 1992, p. 490], que j'ai mal organisé mon travail en Chine : j'ai visité le plus de choses possibles et me suis en même temps renseigné, succinctement, sur les questions les plus diverses. J'aurais dû soit faire carrément le flâneur et le touriste (auquel cas j'aurais probablement rapporté des impressions littérairement utilisables), soit m'attacher à une seule question (sur laquelle j'aurais pu, malgré la brièveté de mon séjour, recueillir une documentation valable). Je me suis assis, somme toute, entre les deux chaises du devoir et du plaisir. » D'une certaine façon, pour reprendre une notion forgée récemment par Marc Augé¹, Leiris

1. Cf. Marc Augé, *Non-lieux. Introduction à une anthropologie de la surmodernité* (Paris, Le Seuil, 1992) et, du même, *Le Sens des autres. Actualité de l'anthropologie* (Paris, Fayard, 1994).

se serait peut-être trouvé en Chine ethnographiquement confronté avec la surmodernité, soit une surcharge de sens et d'événements.

La résolution du 31 octobre n'aura-t-elle donc été qu'un vœu pieux ? À cet excès d'objets que la Chine a représenté pour lui et sur lesquels, faute de temps, de méthode et d'outils théoriques, Leiris n'a pu que butiner, pourrait correspondre cet excès de significations que recèle tout rêve – rêve qu'il faut peut-être comprendre à la fois au sens figuré, telle une utopie, et au sens propre, avec l'incohérence de ses images qui, bien que produites par une conscience, échappent à l'esprit critique. Car, en dépit de cette mise en garde qu'il s'adresse sur le chemin du retour, c'est ainsi que va lui apparaître son séjour dans la Chine nouvelle : d'une part, comme un rêve, fait de fragments et d'éclats de réalité, d'autre part, comme une sorte d'utopie sociale que la campagne des Cent Fleurs lancée en mai 1956 à l'initiative de Mao Zedong et invitant le peuple chinois à exprimer librement ce qu'il pense du régime – mais qui se soldera par une violente épuration – viendra mettre au jour. Leiris n'aurait-il donc rien vu, rien su, rien pressenti pendant ces cinq semaines en Chine (comme Robert Guillain le reprochera à Jean-Paul Sartre qui, avec Simone de Beauvoir, s'y trouvent au même moment que Leiris¹) ?

Il est manifeste que dans les carnets que nous publions aujourd'hui Leiris reste au bord des choses, restituant une observation de contact plutôt qu'une démarche d'investigation. Ce n'est ni une recension ni une relation de voyage, non plus qu'un reportage. Mais Leiris reste également au bord de lui-même. Si, dans ses descriptions et notations, il s'abstient comme à son habitude de tout lyrisme, il s'abstient également, si l'on peut dire, de tout « leirisme ». Les rêves, nous l'avons vu, sont absents. La dimension subjective du regard, les humeurs, les états d'âme, les retours sur soi et ne serait-ce même que les « impressions de voyage » sont tout aussi absents sinon gommés, comme s'il avait voulu mettre entre parenthèses cette question qui l'a pourtant tou-

1. Cf. Robert Guillain, *Orient extrême. Une vie en Asie* (Paris, Arléa-Le Seuil, 1986, pp. 318-322).

jours préoccupé de la subjectivité confrontée à l'altérité, comme s'il avait voulu suspendre tout jugement, toute réflexion et, bien plus, toute réflexivité dans ses prises de notes.

Cet effacement de soi et cette valorisation du « pur regard » sont en effet trop systématiques pour qu'ils n'aient pas été pensés et, en un certain sens, recherchés. Tout se passe comme si Leiris s'était attaché à enregistrer les faits, rien que les faits. On peut reconnaître là une mise en pratique de sa conception à la fois technique et éthique de l'ethnographie, pour une part inspirée de la consigne de Marcel Mauss qui avait déjà été utilisée pour justifier L'Afrique fantôme : « La première méthode de travail, écrivait celui-ci¹, consistera à ouvrir un journal de route, où l'on notera chaque soir le travail accompli dans la journée. » Mais les observations que Leiris fait en Chine, les informations qu'il recueille, les documents qu'il constitue sont moins le résultat d'un travail d'enquête que d'un travail de collecte, comme celui qu'un collecteur d'objets ethnographiques pourrait entreprendre. Ils s'apparentent à autant de prises de vue, de fiches sur une révolution qui s'affiche et s'affirme triomphante, sur une société certes exotique mais qui se présente comme un monde possible où vivre. Les faits rapportés sont en état de marche : ce ne sont ni des survivances ni des traditions. Pour le montrer, voire pour le comprendre, le collecteur ne se devait-il pas de « marcher » avec eux ? Du moins peut-on le supposer à lire cette réflexion que Leiris écrit dans son Journal le 21 décembre 1955, moins de deux mois après son retour : « Il est facile de s'engager dans l'anti-colonialisme, par exemple, ou dans la réprobation de la répression, car on est sûr d'avoir le beau rôle ; il est plus difficile de prendre parti publiquement pour une révolution triomphante, car on peut alors vous reprocher de fermer les yeux sur un certain nombre d'injustices imputables à cette révolution. »

C'est bien le « sur place » des choses, la « brutalité du fait », que Leiris semble vouloir reproduire dans ses notes de Chine, avec le côté procès-verbal, pièces à conviction, qu'il s'attache à leur

1. Cf. Marcel Mauss, *Manuel d'ethnographie* (Paris, Payot, 1947, édition de Denise Paulme ; 3^e édition : Paris, Payot, 1989).

donner, accentuant donc leur valeur d'usage au détriment de leur valeur d'échange fût-elle intellectuelle, esthétique, littéraire¹. Et c'est ce que peut signifier également l'exhortation au réalisme formulée le 31 octobre : bannir toute imagination, tout « rêve », toute esthétisation de ce qui a été vu ou entendu. Préserver toute la « fraîcheur » du document, pour éviter qu'il ne se réduise à une trace, un vestige, une archive (une archive n'étant en somme qu'un document dont la valeur d'usage est passée comme on dit d'une étoffe que sa couleur est passée), pour éviter que les documents « dont la valeur est liée au fait qu'ils sont choses cueillies sur le vif » ne deviennent « de simples matériaux pour une érudition pesante² ».

En somme, Leiris renoue ici avec la conception du document et les réflexions sur l'objet ethnographique qui avaient présidé à la fondation comme à l'orientation de la revue précisément appelée Documents que Georges Bataille dirigea les deux années de sa parution (1929-1930), et à laquelle il avait intensément collaboré : « [le document] restitue le réel en fac-similé, non métaphorisé, non assimilé, non idéalisé. Un document, autrement dit, ne s'invente pas³ ». Les objets ethnographiques se voient alors traiter comme un document et, à ce titre, requièrent un espace d'exposition où ils sont montrés en état de marche. Pari pour ainsi dire impossible à tenir, à moins que le corps ou le geste ne soit réintroduit dans l'espace du musée.

De fait, c'est presque essentiellement aux sens (la vue, l'ouïe, le goût même) que Leiris fait appel pour « enregistrer » son voyage en Chine et conserver cette « fraîcheur » au document ; c'est aussi au corps et aux sens qu'il fera appel pour dire sa difficulté à le restituer et à en parler d'une façon globale : « L'on peut être amoureux d'une femme, écrit-il dans son Journal [Paris, Galli-

1. J'emprunte cette distinction à Marx, bien sûr, mais également à Denis Hollier qui l'utilise dans l'excellente préface qu'il a consacrée à la réédition de la revue Documents aux Éditions Jean-Michel Place en 1991.

2. Michel Leiris, « Du Musée d'ethnographie au Musée de l'Homme », *La Nouvelle Revue Française* (août 1938, n° 299, p. 344).

3. Cf. Denis Hollier, « La valeur d'usage de l'impossible », préface à la réimpression de Documents (Paris, Jean-Michel Place, 1991, p. XX).

mard, 1992, p. 490], et ne pas bander. C'est ce qui m'arrive avec la Chine et mon impuissance d'en écrire. » Mais cette Chine était déjà sinon écrite du moins transcrite, cueillie sur le vif : dans ces carnets qui, tels des objets ethnographiques transplantés dans l'espace du musée, viennent poser avec acuité le problème de leur usage et de leur utilisation dès qu'ils sont transposés dans l'espace autobiographique. Ne risquaient-ils pas de perdre cette fraîcheur, de devenir objets de contemplation, réduits donc à leurs seules propriétés formelles si tant est qu'ils en eussent ou qu'on leur en reconnût ?

S'employer à ce que tout cela n'ait pas été purement et simplement rêvé, c'était, somme toute, s'interdire le tressage de ses propres niveaux de conscience auquel le rêve peut donner lieu. La Chine n'est pas soi, ni même un miroir de soi. En franchissant le rideau de fer, en survolant le désert de Gobi, Leiris avait franchi les limites de son moi.

*

Paraphrasant Denis Hollier, on peut dire que le Journal de Chine de Michel Leiris est « agressivement réaliste », proposant même, pour chacun des déplacements que celui-ci fait, un minutage précis de ses observations, reproduisant le plus fidèlement possible, telles des notes de cours, les propos de ses interlocuteurs. Nulle raison donc de soupçonner a priori que ceux-ci — « cadre » de coopérative, directeur d'usine, professeur d'université, animateur de troupe théâtrale, journaliste, écrivain, paysan ou ouvrier — dissimulent, travestissent ou mentent, ni que leurs discours (ce que Leiris appelle « exposés ») sont inspirés par la propagande et l'idéologie plutôt que par le souci de renseigner, d'éduquer et de convaincre. Là aussi, ce qui semble lui importer, c'est de montrer leur état de marche, non de rechercher leur mode d'emploi.

D'ailleurs, à aucun moment, Leiris ne se pose la question de leur vérité, comme si elle eût été inconvenante. À aucun moment non plus il ne prend position, comme si cela eût été offensant. Au même titre que ses compagnons de voyage groupés en délégation de l'Association des amitiés franco-chinoises, sympathisants pour la plupart de la révolution chinoise, certains proches ou membres du

MICHEL LEIRIS

Journal de Chine

À l'automne 1955, Michel Leiris fait partie d'une délégation de l'Association des amitiés franco-chinoises invitée par l'Institut populaire des Affaires étrangères de Pékin à venir visiter la « Chine nouvelle ». Durant les quelque cinq semaines de son séjour, Michel Leiris tient un journal de bord, qu'il écrit chaque soir.

Si, dans ces carnets aujourd'hui publiés, Michel Leiris s'abstient comme à son habitude de tout lyrisme, il s'abstient également, si l'on peut dire, de tout « leirisme ». Les rêves sont absents. La dimension subjective du regard, les humeurs, les états d'âme, les retours sur soi et ne serait-ce même que les « impressions de voyage » sont tout aussi absents sinon gommés, comme s'il avait voulu suspendre tout jugement, toute réflexion et, bien plus, toute réflexivité dans ses prises de notes. Et c'est bien le « sur place » des choses, la « brutalité du fait », qu'il s'attache à reproduire dans ses notes de Chine, avec le côté procès-verbal, pièces à conviction, qu'il s'emploie à leur donner.

En franchissant le rideau de fer, en survolant le désert de Gobi, Leiris aurait en quelque sorte franchi les limites de son moi. La Chine se présentait à lui non seulement comme une autre société en marche, un monde possible où vivre, mais aussi comme une *altérité en état de marche* que ce *Journal* cherche à restituer.



9 782070 731664



94-IX A 73166 ISBN 2-07-073166-9

110 FF tc